



Avec l'Association pour le Développement des Arts de l'Oralité
associationadao.wordpress.com

SAVOIR ENFIN QUI NOUS BUVONS

SÉBASTIEN BARRIER

MARDI 12, MERCREDI 13, JEUDI 14, VENDREDI 15, SAMEDI 16 JANVIER (19h30) JANVIER 2016
MÉRIDIENNE
TARIFS 12€/18€/24€

Réservations
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

SAVOIR ENFIN QUI NOUS BUVONS

Conception et interprétation

Sébastien Barrier

Et les vigneronns et vigneronnes

Marc Pesnot

Agnès et Jacques Carroget

Agnès et René Mosse

Jérôme Lenoir

Thierry et Jean-Marie Puzelat

Noëlla Morantin

Pascal Potaire

Moses Gadouche

Photographies

Yohanne Lamoulère / Picturetank

Typographies

Benoît Bonnemaïson-Fitte-Bonnefrite

Décors

Pierre-Marie Bernard

Regards

Benoît Bonnemaïson-Fitte-Bonnefrite

Catherine Blondeau

Laurent Petit

Spectacle crée en mai 2013 au Channel, Scène nationale de Calais

Savoir enfin qui nous buvons

Parution le 6 janvier 2016 chez Actes Sud

Accompagnement et production

L'Usine, Scène conventionnée pour les arts dans l'espace public (Tournefeuille / Toulouse Métropole) - www.lusine.net

Diffusion

Centre de Production des Paroles Contemporaines - CPPC, Rennes - www.cppc.fr

Coproduction et résidences

Le Channel, Scène nationale de Calais | Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique | Le Carré/Les Colonnes, Scène conventionnée Saint-Médard-en-Jalles/Blanquefort | Pronomade(s) en Haute-Garonne, Centre National des Arts de la Rue, Encausse-les-Thermes | Excentrique, festival porté par Culture O Centre, Orléans | Ateliers de développement culturel, La Paperie, Centre National des Arts de la Rue, Saint-Barthélemy d'Anjou | Agora, Pôle National des Arts du Cirque, Boulazac/Aquitaine.

On connaît Sébastien Barrier pour ses frasques improvisées et jubilatoires, son art de la digression, ses tentatives d'écriture orales urgemment documentées, mais aussi pour son talent singulier de raconteur d'histoires.

Il nous restitue aujourd'hui, en ethnologue amateur, sensible et spontané, sa rencontre avec sept vignerons du Val de Loire.

Il nous propose de les découvrir en mots - dits, chantés, criés, susurrés - et en images, tout en nous invitant à tremper les lèvres dans les jus qu'ils produisent.

Entre prêche de bistrotier, dégustation commentée, autofiction relative, célébration du présent et ode à l'ivresse, *Savoir enfin qui nous buvons* propose un voyage ligérien dans une galerie de portraits d'hommes et de femmes passionnés par leurs pratiques.



De toutes les aventures... par Catherine Blondeau - directrice du Grand T à Nantes

Sébastien Barrier n'a pas été intronisé artiste associé du Grand T. Mais un jour, j'ai dû me rendre à l'évidence : il l'était, tout simplement... Depuis trois ans, nous étions de toutes ses aventures, il était de toutes les nôtres, et nous en inventions de nouvelles ensemble. C'est un signe... Un signe qui impose, aussi, de dire haut et fort pourquoi on a tant vu Sébastien par chez nous ces temps-ci.

Je regarde travailler Sébastien.

Je le regarde jouer.

Je le regarde vivre.

Et je me dis qu'une nouvelle manière de faire théâtre s'invente ici, qui m'intrigue ; et je me dis que j'aimerais beaucoup que Le Grand T serve d'incubateur à cette surprenante éclosion.

Est-il auteur ou performeur, Sébastien ? Comédien, clown ou bonimenteur ? Serait-il une façon de poète, d'anthropologue à la sauvage, voire de médecin des âmes ?

Il est là, il observe, il écoute, en silence. Il enquête sur nos vies, sur la sienne, sans avoir l'air d'y toucher, s'installe sur un port avec sa guitare électrique, fréquente les salons de vin nature et les championnats du monde de godille, voit tout, vit tout, prend part et repart, épuisé.

Puis il se met en mode « moulin à paroles » et on ne peut plus l'arrêter. D'un coup, nous sommes devenus ses spectateurs mais aussi ses inspireurs. Histoires, images et musiques se télescopent. C'est bien à nous qu'il parle, de lui, de nous, du monde comme il va – auquel il faut bien avouer qu'on ne comprend plus grand-chose. Ça peut donner un spectacle fleuve de 7h, une sorte de péplum en technicolor artisanal à un seul personnage, et qu'importe si on se trouve dans une salle des fêtes à Fégréac ou sous les feux de la rampe d'un grand théâtre : le public s'y retrouve et en redemande.

On l'a vu au Grand T jouer les bonimenteurs lors du *Grand Bazar des Savoirs*, tourner en Loire-Atlantique avec *Savoir enfin qui nous buvons*, et on l'a retrouvé qui participait à une tentative immodeste de refaire l'histoire du monde, en compagnie d'historiens, d'anthropologues et de romanciers, lors de la journée *Nous Autres*.

De toutes les aventures, donc.

Et pour un petit moment...

octobre 2014

« *Savoir enfin qui nous buvons* » par Sébastien Barrier

« Antonin *,

Te parler, donc, du temps dans *Savoir enfin qui nous buvons*. Comment il s'y étend ou disparaît. Pas sûr que les deux heures qui séparent mon TGV de Rennes suffisent à te raconter.

Ce truc a débordé comme une cuve trop pleine, et m'a submergé.

Dans mes bons jours je suis traversé par trop de choses à dire, relatives au thème ou, plus souvent, au contexte - lieu, groupe de spectateurs réunis, temps et moment précis, équipe qui me reçoit, états d'âmes ordinaires et journaliers, météo et éphéméride, micro-actualité le plus souvent locale... - qui accueille le spectacle (toujours un peu de mal avec ce mot, quand il concerne *Savoir enfin qui nous buvons*). Je lui préfère prise de parole. Ça n'est tellement pas un spectacle : pas de personnage, rôle, textes mûrement pré-écrits, artifices, conventions et artefacts, convocation d'une écoute religieuse, bienveillante, tacite, référencée, passive et polie, mise en scène ou préméditation quelconque, et ça revêt en outre tous les traits du documentaire (dévoilement de portraits en mots et images, récits de vie, simple description de la réalité (j'y reviendrai), prétendues sincérité et vérité des faits, gestes et paroles évoqués (les miens, ceux des

vignerons, et de la centaine d'autres personnes - membres de ma famille, amis, équipe qui me reçoit, régisseur qui m'accompagne, auteurs, garagistes, philosophes, paysans, avocat, musiciens, chercheurs, thérapeutes, cavistes, ex et futures amoureuses, marins, médecins, personnes rencontrées le jour-même - dont j'évoque parfois (tout est dans le parfois) l'existence.).).

Et pourtant ça contient bel et bien de la forme - pas encore assez selon moi - tour à tour musicale, scénographique (son, corps, lumière, espace, photos), poétique et verbale (listes et relevés, lectures, envolées prosodiques, citations de vignerons, chants, cris, tentatives de poésie sonore, prêche et prophétie de bistrotier... J'inflige en outre parfois aux goûteurs un long laïus sur les arts de la parole - il a fallu, selon certains, faire un sort au conte - et la parole en général, l'art le plus et le mieux partagé au monde. La parole, le discours, le langage, les pathologies qui y sont liées, les peines et souffrances qu'impliquent leurs apprentissages, et les incroyables diversité et richesse d'expression qu'ils revêtent, suscitent et génèrent deviennent un des sujets centraux de *Savoir enfin qui nous buvons*).

De la forme, donc, et du fond. Enfin je l'espère, et j'en suis sûr, même si je n'en fais pas vraiment exprès. Fond sur lequel je ne m'attarderai pas aujourd'hui, d'abord parce que c'est aux convives (parfois je les appelle, entre autre,

les alcoolos) d'en juger eux-mêmes, ensuite parce que le théâtre, ou les lieux qui l'accueillent et le promeuvent, n'en ont heureusement pas la jouissance exclusive.

Submergé.

Tout cela n'aurait du, à vrai dire, durer qu'une heure et demie. C'est une des rares choses qui semblaient acquises en amont de la naissance de l'objet.

Pas d'écriture préalable (j'en fus incapable, par incapacité mais aussi par flemme), pas de méthode de travail, pas de répétitions au plateau, pas de metteur en scène.

Rien de tout ça, mais une palanquée de coachs qui s'ignorent, parmi lesquels, et en premier lieu, mes vigneron(e)s eux-mêmes (ils occupèrent tour à tour, plus ou moins (con)sciemment et entre beaucoup d'autres fonctions, celles de repères affectifs, de metteurs en scène, de coauteurs (de fait) et même d'orthophonistes (c'était moins attendu, mais à leur contact j'ai mieux parlé. Sais-tu que je suis bègue ?)), mais aussi des amis artistes, déclarés ou non, des proches, et autres collaborateurs d'évidence qui me prêtèrent une attention pour quelques heures (et quelques verres), m'aidant ainsi à ébaucher, à l'oral et en urgence, les premiers nerfs d'un récit.

Rien de tout ça mais tellement de choses à dire, que je n'ai pas vu ni senti couvrir.

Rien de tout ça mais, une fois la décision prise et les engagements passés (dieu qu'il faut prévoir et anticiper dans ce métier, pas mon fort...), la mise en œuvre et la poursuite d'une enquête - foutraque, désinvolté, périlleuse, passionnée, intermittente, excessive, joyeuse, alcoolisée, inconsciente, maladroite, gonzo - entamée à mon insu trois ans plus tôt, quand je poussai pour la première fois la bûche des chapiteaux de Vini Circus chez Anthony Cointre, et dont l'objectif était de recueillir assez de matière sur les vies de mes amis (ils l'étaient déjà, pour la plupart, en amont de cette décision) et vigneron(e)s, pour nourrir une prise de parole documentée restituant leurs histoires tout en faisant boire leurs vins. Et avaler mes paroles.

J'ai d'ailleurs emprunté, un peu, contrairement à ce que j'écrivais il y a quelques lignes, à la méthodologie d'un anthropologue spontané (métier et pratique dont l'évocation est récurrente dans *Savoir enfin qui nous buvons*, qui offre parfois la longue mais précise description du film de Stéphane Breton, *Eux et moi*, qu'il réalisa après de nombreuses années passées, l'air de rien, à observer, tâcher de comprendre et filmer les Papous de Nouvelle-Guinée, nos amis animistes et lointains, tout en vivant avec eux et comme eux, au point de devenir au passage presque l'un des leurs (« presque », évidemment, et c'est tout le sel de cette belle histoire. Mes vigneron(e)s sont ses Papous)), en proposant à chacun d'entre-eux, au-delà des temps de vie ordinaires - cuites, bouffes, échanges, promenades, correspondances, mariages, peines, souffrances, naissances, séparations, célébrations, vendanges, décaivonnage, étiquetage, décuage, salons du vin à Belleville ou à Groix, nouveaux ans et vacances, anniversaires, barbecues ou retransmissions de classicos Basques...), que nous partagions déjà et de fait, empêtrés dans nos amitiés et relations respectives, qu'ils m'offrent un entretien biographique enregistré, lors d'un temps calme un rien ritualisé, au cours duquel je recueillerais sur ma carte flash les détails de leurs parcours et histoires, ceux de leurs familles, ou, du moins, ce qu'ils voudraient bien m'en livrer (les ré-écrivants d'ailleurs, toutes et tous, au passage, qu'ils le veuillent ou non ; cette question d'un récit - sur soi, sur l'autre - qu'on livre, raconte, se remémore et verbalise différemment voire de mieux en mieux à chaque fois qu'un nouvel interlocuteur l'exige, et la déformation et transformation manifestes que ces actions génèrent forcément sur le récit lui-même, est un nouveau thème en train d'émerger. Cette question du ratio documentaire / spectacle (ou œuvre d'art ?), fiction / réalité, réécriture permanente, fidélité aux faits et déformation du

réel, qu'elle soit intentionnelle (par souci de générer de la forme et d'être performatif) ou non (par usure de la mémoire exacte de ce qu'il advint réellement puisque le temps passe nécessairement), et la manière dont je m'accommode de cette entorse à mon vœu pieux, vain et fanfaron de ne dire que, toute et rien que la vérité, devient ces jours-ci le cœur de mes préoccupations. Je crois que c'est passionnant. Quand j'ai joué il y a peu face aux vigneron(e)s eux-mêmes j'ai pris conscience, notamment grâce à eux, d'à quel point j'avais finalement, moi qui prétends être si proche du réel, ré-écrit leurs histoires ou, pire, leur / nous en avais inventées de nouvelles. J'en étais presque mal à l'aise, bien qu'ils m'encouragèrent à continuer.

Et puisque cet objet ne peut qu'évoluer à chaque tentative, je n'ai d'autre choix que de continuer (je me dis souvent que si j'avais répété ne serait-ce que quelques semaines, j'aurais mis moins d'un an et demi (c'est l'âge de *Savoir enfin qui nous buvons* aujourd'hui) à dégager de la forme et relier entre eux presque tous les éléments du récit (en ce moment tout se relie, je sème des graines narratives qui germent quelques heures plus tard. Ça donne beaucoup de force et de cohérence au récit et c'est, le plus souvent, jubilatoire). Mais puisque je n'ai pas répété en amont je dois, chaque soir, me mettre en état de continuer à écrire et à relier, en direct, les mille détails qui font de cette histoire un tout, une Histoire. État d'ultra-disponibilité, de relative liberté, de lucidité, de sincérité, d'excitation et de joie de célébrer ce petit moment finalement sans importance (tiens, on dirait les ingrédients d'une belle queue de comète - état post-cuite dans lequel me laissent ces vins...).

Je pourrais écrire des pages sur cette délicate question, mais mon train sort déjà, dieu merci, des tunnels de l'ouest Parisien, et c'est de mon rapport au temps dont j'ai promis de te parler.

Thierry Puzelat me dirait : « mais tu vas la fermer ta grande gueule ? ».

J'ai ensuite, pas à pas (le pas à pas est important : les choses se sont agglomérées jour après jour, en temps réel, bien plus, d'ailleurs, entre la première en mai 2012 et aujourd'hui qu'en amont de la mise au monde du truc, et surtout presque sans réflexion (mais pas sans angoisse) préalable, certes pas par hasard mais bel et bien par accident(s)), dérushé les entretiens, retranscrit leurs paroles, dégagé mollement des thèmes structurants, gribouillé quelques notes pour dessiner un plan, demandé à Yohanne Lamoulière de photographier mes amis et leurs proximités (humaines et non-humaines), pris conscience que je jouais de la guitare depuis quinze ans - mal mais sincèrement - fait construire un meuble par un copain difficile à convertir et joyeusement attrapé par le Côtes du Rhône sulfité, commandé un écran de deux mètres sur deux, acheté un iPad projetant les images en wifi et mis au point une petite cuisine de geek bien branleur, ajouté tel ou tel texte qui, selon moi, et parfois seulement selon moi, et même parfois malgré moi, trouvait sa place et légitimité dans mon récit (Perros, Chauvet, *Le journal d'un morphinomane*, une chanson de mon ex beau-père et grand-père de mes neveux, mille paroles ordinaires, et tout ce qui surgit), choisit quelques extraits de leurs voix à faire entendre, et, surtout, j'ai commencé à écrire à l'oral un texte qui ne s'achèvera qu'avec la dernière représentation de *Savoir enfin qui nous buvons*. Et qui, du coup, ne cesse d'évoluer, de s'étoffer, de se complexifier. Un peu comme un vin qu'on laisserait vieillir (jamais essayé).

Le tetra-hydro cannabino(l)l me chatouille les réticules et m'hyper connecte (pourquoi produit-il parfois sur moi l'exact effet inverse ?), je ne sais plus à quel degré de digression je suis en train d'errer, alors que le train s'appête à fendre ma Sarthe natale. Je n'arrive plus à me suivre. C'est fatigant. (Je parle beaucoup de digression pendant *Savoir enfin qui nous*

buvons, et ne fais pas qu'en parler. J'adore la digression quand elle donne le vertige (je crois y parvenir parfois, à l'oral, je n'ai jamais essayé autrement, trop fatigant). Le sujet central constitue le noyau, le réceptacle d'une fleur. Chaque digression nous en éloigne, en offre une vue plus lointaine et distancée, puis finit par y revenir, dessinant un pétale. J'ai tendance à ajouter des pétales aux pétales. Et offre parfois plusieurs bouquets (c'est trop pour certains). Je devais te parler du temps, et me voilà en train de te décrire le fonctionnement et la genèse de ce bazar mouvant, inégal, vivant, laboratoire ambulante s'auto-alimentant de chaque tentative, comme un levain qui fermente et se régénère sans cesse... Bref, ça dure rarement moins de cinq heures et demie. Le lundi de Pâques à Rennes ça en a duré sept. Mais Jacques Carroget le dit : « on n'est pas à tuer les vipères » (on a le temps).

Aucun théâtre n'ose annoncer ça. Ils ont peur que personne ne vienne. Ils n'ont peut-être pas tellement tort. C'est leur problème, au fond, et pas le mien, ou leur boulot, plutôt, de réussir à faire venir du monde (cent personnes, c'est facile), même si j'ai mon idée sur les moyens d'y parvenir, et beaucoup de plaisir à échanger et réfléchir avec eux sur ce sujet.

Mon problème à moi c'est plus de garder mes alcoolos une fois qu'ils sont là. Pas tant parce qu'il serait grave qu'ils partent, encore que : j'ai toujours un petit pincement au cœur, la saillie d'un doute et une flash-crise existentielle dès que j'en vois un partir.

J'en ai, en bientôt deux ans de tournée, vu partir un paquet. Et j'en verrai partir encore. Je leur dis même, en début de messe (c'est une messe finalement), qu'ils peuvent partir, qu'ils partiront sans doute, voire à coup sûr, peut-être même quand je le déciderai, et leur demande juste de ne pas partir tous ensemble au même moment. Leur dis aussi qu'il n'est pas impossible non-plus que je parte avant eux.

Je prétends qu'ils sont libres, dans mon bistrot / leur théâtre, de parler, se lever, s'embrasser, aller pisser ou fumer, dormir un peu, décrocher. Bien sûr ils ne le sont pas, puisque c'est moi qui décide des moments propices à ces activités extra-artistiques. Je ne m'y connais pas bien en liberté, et m'en accorde peu (savoir si on aime un vin exige d'ailleurs d'être libre. J'ai parfois encore du mal à le savoir...).

Ils peuvent donc partir. Mais j'aimerais qu'ils partent pour des bonnes raisons, la meilleure étant de ne pas adhérer au ton de cette naïve prophétie vantant les mérites d'un alcoolisme qui aide, libère, porte et soulage, à cette ode aux addictions, à ce prêche déguisé servi en adresse ultra-directe.

Qu'ils partent parce qu'ils n'aiment pas, n'en peuvent plus, en ont assez, sont repus et saoulés me semblent être de bonnes raisons. J'en ai vu beaucoup partir ainsi. Ça n'est pas très agréable, certes, et j'emploie toute mon énergie pour que ça n'arrive pas trop souvent, car il n'y a, quand ça arrive, plus grand-chose à faire à cela.

Mais quand ils partent parce que le théâtre a pudiquement annoncé « durée : 3 heures », et que leur nounou, mal briefée du coup, met en jeu son oral du lendemain si les parents qui l'emploient goûtent aussi Puzelat, Carroget et Lenoir, (les trois derniers portraits), ratant ainsi le dernier métro, je trouve que c'est injuste pour Puzelat, Carroget et Lenoir. (J'ai cependant vu des gens augmenter le nounou par SMS et en direct, s'asseoir calmement sur le dernier métro et achever de se ruiner en commandant, la bataille achevée, un salubre taxi).

En outre, mais je n'ai pas le temps de te le raconter (j'arrive déjà à Rennes - j'aime quand le temps glisse entre nos doigts, même si notre mort s'approche, du coup, en accéléré. L'alcool le permet souvent...), il est important que les personnes présentes, enfin celles qui restent, assistent au petit final, diaporama musiqué de photos mal cadrées issues de ma collection privée, qui permet de mettre enfin quelques visages sur tant de noms évoqués. Et de com-

prendre - ce qui en effraie certains - que tout cela pourrait finalement bel et bien être vrai... (même si, donc, le raconter c'est déjà le réécrire).

Bref, c'est long.

Mais on s'en fout toi et moi : on joue dimanche, et même au bout de 8 heures ils seront sûrs d'avoir un métro. Pour les soirs précédents il me vient en chansonnette un petit laïus logistico-pragmatique dont j'ai hâte d'éprouver les effets. À moins qu'il ne faille durer un peu plus : le premier métro est à cinq heures (rater le métro grâce ou à cause d'un spectacle, c'est reconnaître à nos dépens que l'art peut avoir un effet sur nos vies).

Pas le temps, non-plus, de te parler des mots qui perdent de leur sens à force qu'on les emploie (dégustation, performance, improvisation, projet, public, conte, vin naturel...). Les envoyer en exil nous forcerait à nous passer d'eux. Ils nous manqueraient, ce manque nous renseignerait sur ce qui nous liait à eux, et nous retrouverions ainsi, en les convoquant de nouveau après quelques années de privation, leur sens premier (ou les entourer de huit ou neufs mots précautions. Mais sur des prises de parole initiales de cinq ou six heures ça nous emmènerait beaucoup trop loin).

J'espère que tout ça te servira, n'hésite pas à appeler.

Comme dirait Agnès Mosse, m'envoyant par mail un petit texte retraçant leur histoire : « ça fait du bien en fait. Merci ! ».

À très vite.

S. »

octobre 2014

* Antonin lommi-Amunategui, auteur du blog No wine is innocent, Rue89



© Yohanne Lamoulere / Picturetank

Genèse par Sébastien Barrier

Le sujet de *Savoir enfin qui nous buvons* est le vin, et celles et ceux qui le font.

L'envie de raconter cette histoire est née de ma rencontre avec une dizaine de personnes, vigneronnes et vignerons, réunis autour d'une même conception du vin : du jus de raisin fermenté, dont la production est localisée, située, ancrée sur un terroir aux caractéristiques forcément singulières, et réalisé au plus près de son expression naturelle, c'est-à-dire sans recours à la chimie, tant au niveau de la culture de la vigne qu'à celui de la vinification.

Ces rencontres, dont les premières remontent au printemps 2005, déterminantes dans la (dé)construction de mon goût et dans la cartographie en mouvement de mes amitiés et affections, ont eu lieu dans le cadre de salons de vigneronnes où l'on m'a, à plusieurs reprises, invité à intervenir dans mon costume de Tablantec.

En deux ou trois ans, je suis devenu une espèce de clown officiel des salons de vin naturel. Il faut dire que je rendais bien aux vigneronnes et vignerons l'intérêt qu'ils témoignaient pour ma pratique.

Les premières dégustations vécues à leurs côtés, dans les allées de ces salons, puis dans leurs caves et dans leurs chais, m'ont procuré beaucoup de plaisir et ont fait naître autant de curiosité.

Et c'est en goûtant leurs vins que tous mes présupposés gustatifs se sont effondrés à mesure que leurs jus, encore sur-naturels pour moi, violaient mon palais et ma culture du vin - par ailleurs basée sur quelques reliquats de transmission paternelle et malentendus prestigieux et vénaux dont j'étais victime comme tant d'autres.

Comment des vins pouvaient-ils avoir des goûts si éloignés de ce que je tenais pour être, jusque-là, précisément du vin ?

Qui étaient ces hommes et femmes, loquaces, généreux, militants, parleurs, partageurs, philosophes et paysans, dont les vins sont parfois mieux connus à New York ou Pékin qu'à quelques kilomètres de leurs lieux de production, s'agitant dans une indifférence quasi générale à l'époque, et incarnant à quelques-uns une résistance dérisoire face à une industrie dont on connaît la puissance ?

Quelles étaient leurs histoires, leurs parcours ? Étaient-ils tous des enfants de vigneronnes, avaient-ils bifurqué en cours de route, étaient-ils autodidactes ou passés par des formations viticoles ?

Comment expliquer la légèreté des ivresses procurées par ces jus, et l'incroyable (bien que relative) fraîcheur éprouvée chaque lendemain d'excès, quand tous mes souvenirs de gueules de bois passées étaient systématiquement associés à des douleurs crâniennes au goût de « plus jamais ça » ?

Comment restituer le plaisir, le sentiment de privilège, de goûter et découvrir des vins en présence des hommes et des femmes qui les mettent au monde, puis d'avoir comme l'étrange sensation, en les buvant loin d'eux, de presque les boire eux-mêmes en avalant leurs jus ?

Bref, comment pourrais-je, à mon endroit et à ma manière, aidé des outils de ma pratique de la parole, raconter ces personnes, les mondes dans lesquels elles évoluent, en quoi elles me touchent, me fascinent et me passionnent ? Comment dévoiler leurs parcours, relayer leurs convictions, faire connaître leur travail, diffuser leur parole, tout en offrant aux spectateurs/goûteurs un moment, un récit, une performance voire un spectacle dignes d'intérêt ?

Dégustation commentée ou apéro documenté par Sébastien Barrier

Il m'a été donné à plusieurs reprises ces deux dernières années de faire goûter les vins de ces vigneron, en petit comité et de manière informelle et détendue, parfois en pleine rue et à l'arrière de mon auto à l'issue d'un spectacle de Tablantec, d'autres fois dans un atelier de construction de décors, sur une plage ou sur la cale d'un port, à une table, chez moi... Ces moments portaient en germe ce que devrait être *Savoir enfin qui nous buvons*, puisqu'en plus de remplir les verres de quelques buveurs curieux, je leur expliquais d'où et de qui provenaient les jus qu'ils étaient en train de boire. C'est d'ailleurs devant l'intérêt témoigné par ces premiers goûteurs que j'ai décidé de me lancer dans cette nouvelle écriture.

(...)

Je propose donc au groupe de spectateurs/goûteurs, de découvrir les vins de sept vigneron choisis arbitrairement en fonction de mes goûts et de mes rencontres. Ces personnes sont assises à des tables de bistrot, équipées d'un verre à dégustation qui leur est remis à l'entrée, et qu'elles peuvent garder et emmener avec elles à l'issue de la représentation.

Sept vins, pétillants et tranquilles, rouge, blanc et rosé, issus de sept savoir-faire différents, de sols et de parcelles singuliers, pour un parcours gustatif et sensoriel que je dessine aidé des vigneron. Sept occasions d'évoquer le goût, l'odorat, la matière, les couleurs, le relief, l'oxydation, les papilles, les arômes, la sapidité d'un jus.

Et de parler de géologie, de sols, de cépages, d'appellations plus ou moins contrôlées, de construction de son propre goût - quête de liberté subjective, personnelle, longue et difficile - d'agriculture, d'environnement, de décroissance. Mais aussi de littérature, de pathologies, de philosophie, d'histoire, d'économie, de culture, de politique... Et de moi, bien entendu, car je n'envisage toujours pas de séparer mes prises de parole d'un petit travail réflexif et autobiographique.

Récit d'expérience et dévoilement de portraits par Sébastien Barrier

Ce projet n'aurait pas d'intérêt pour moi si chaque vin dégusté n'était l'occasion de découvrir le portrait de la personne ou de la famille qui le produit. En mots, évidemment, et en images. J'ai confié la réalisation de celles-ci à Yohanne Lamoulère, photographe, membre du collectif Transit et de Picturetank, dont la pratique oscille entre regards plastique et documentaire. Ces images sont projetées lors de la dégustation, et permettent de découvrir les visages des personnes concernées, ainsi que les décors - parcelles de vignes, chemins et champs, lieux de vie et de travail, vues et paysages - où s'exercent leurs activités et s'écrivent leurs histoires.

J'évoque donc les vies d'Agnès et de René, de Marc, de Jérôme, de Jacques, de Thierry et de Jean-Marie, de Noëlla et de Laurent, de Pascal et de Moses. Je n'évoque, bien sûr, que ce qu'ils ont bien voulu m'en confier. Je raconte qui sont, ou furent, leurs parents, s'ils étaient eux mêmes paysans et/ou vigneron, si leur vocation est née d'une transmission familiale, en continuité, ou si elle a surgi plus tard, en bifurcation. Je dévoile leurs parcours, leurs cheminements. Je présente leurs lieux de vie, leurs terroirs, leurs familles. Je raconte leurs convictions, leurs points de vue, leurs doutes, leurs forces. Je relaie leurs paroles. J'explique comment ils travaillent, comment je les ai connus, ce que nous avons échangé et vécu ensemble, et à quoi ressemble notre relation.

Outre les récits liés aux vigneron, j'ai glissé dans *Savoir enfin qui nous buvons* un certain nombre d'histoires liées au vin, à l'alcool et à l'alcoolisme, à l'ivresse. Des témoignages, des anecdotes, des souvenirs de moments vécus, provoqués ou subis, de choses vues, senties, supportées et entendues...

Biographies

Sébastien Barrier

Sébastien Barrier est comédien, auteur et performer. Il vient au spectacle par le biais du cirque et des arts de la rue. Il collabore aux projets de la Compagnie Le Phun à Toulouse, avant de mettre au monde en 2005 le personnage de Ronan Tablantec, marin prêcheur douarneniste avec lequel il multipliera pendant dix ans les tentatives d'écriture orale urgemment documentées et les prises de parole oscillant entre fiction et réalité. Il co-fonde le GdRA en 2007 et participe à la mise au monde de trois pièces parmi lesquelles *Singularités ordinaires* en 2008. En 2009, il croise le chemin d'un certain nombre de vigneron·ne·s naturels auxquels il finit par s'attacher, au point de décider deux ans plus tard de mettre en scène leurs récits de vie. Ainsi naît, en 2013, *Savoir enfin qui nous buvons*. En 2014, il crée *Chunky Charcoal* avec le dessinateur Benoît Bonnemaïson-Fitte et le guitariste Nicolas Lafourest. En 2015, il écrit, à l'invitation d'Actes Sud, un livre autour de l'expérience de *Savoir enfin qui nous buvons*, qui paraîtra le 6 janvier 2016.

Les vigneron·ne·s et vigneronnes

Marc Pesnot > domaine de la Sénéchalière

Vit et travaille en Loire-Atlantique, à Saint-Julien-de-Concelles, dans le vignoble du Muscadet. Il est fils et petit-fils de paysan et de vigneron. Ses vins sont classés en « vin de France » car il a renoncé depuis des années à en modifier le goût et la composition pour entrer dans l'appellation. Les goûteurs de l'A.O.C lui suggèrent, lors de leur dernier refus, d'ajouter dans ses cuves un peu d'acide citrique pour gagner en acidité et se rapprocher de la typicité du Muscadet. Marc sourit en relatant l'anecdote, et continue d'expérimenter des fermentations bien plus longues que la moyenne, qui confèrent parfois à ses jus des arômes de mangue, d'ananas, et une complexité et une rondeur peu communes en Muscadet.

Agnès et René Mosse > domaine éponyme

Vivent et travaillent à Saint-Lambert-du-Lattay, en Anjou. C'est en rencontrant des vigneron·ne·s dans le cadre de leur activité précédente de restaurateurs à Tours, qu'ils décident de se lancer dans l'aventure et d'acquiescer des vignes en Anjou. Connus pour l'élégance et la finesse de leurs chenins secs, ils travaillent également les cabernet franc et sauvignon, le grolleau et le gamay. Leurs deux fils, Sylvestre et Joseph, perpétuent, en jeunes adultes, l'activité de leurs parents. Une exploitation familiale, et une famille attachante.

Thierry et Jean-Marie Puzelat > clos du Tue-Boeuf

Frères et fils de paysans vigneron·ne·s, ils vivent et travaillent aux Montils, en Loir-et-Cher, et produisent des vins en appellations Touraine et Cheverny. Leurs parcours et personnalités sont très... différents. J'ai eu l'occasion de jouer pour le mariage de Thierry, et continue d'entretenir une relation privilégiée avec cette famille. Les vins du Tue-Boeuf, qu'ils soient rouges (gamay, pinot noir), ou blancs (menu-pineau, sauvignon, romorantin), sont emprunts des caractères réunis des deux frères. Ils sont, le plus souvent, droits, vifs, déroutants, et naturels. Après avoir appris de nombreux vigneron·ne·s, Thierry transmet à son tour à celles et ceux qui se lancent. Il commercialise en outre, pour les faire connaître, des vins géorgiens, chiliens, italiens et espagnols.

Pascal Potaire et Moses Gadouche > domaine des Capriades, Faverolles-sur-Cher

Sont associés depuis peu, mais se connaissent bien. Ils excellent, outre un sens de l'accueil et une convivialité qui contribuent à faire leur réputation, dans la production de « pet'nat », des vins pétillants, légers, fruités, vifs, « des vins de soif, des vins de copains, des vins du matin ». Pour cela ils mettent en bouteilles des jus naturels, le plus souvent

à base de chenin, menu-pineau, gamay ou grolleau, dont la fermentation, non encore achevée, se poursuit pendant l'élevage et permet la prise de gaz. Leur cuvée « Piège à filles » ne laisse personne indifférent.

Agnès et Jacques Carroget > domaine de la Paonnerie

Vivent et travaillent à Anetz, en Loire-Atlantique, aux frontières des vignobles du Muscadet Coteaux de la Loire, de l'Anjou et des Coteaux d'Ancenis. Issus d'une longue lignée de vigneron·ne·s, ils évoquent ainsi leur conversion vers l'agriculture sans chimie : « Nous avons senti que l'agriculture conventionnelle arrivait à une impasse, nous étions dans un système technique qui se basait sur les sélections clonales, les engrais chimiques et les pesticides. Au bout de 30 années de chimie, les sols déjà fragilisés, peu riches en humus perdaient petit à petit leurs éléments par suite d'orages fréquents ». Ils travaillent le melon de Bourgogne, le gamay, le cabernet franc, le cabernet sauvignon, le grolleau d'Ancenis et le chenin.

Jérôme Lenoir > domaine les Roches

Vinifie et produit des Chinon, à la suite de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père. Âgé de trente-sept ans et père de deux enfants, c'est l'un des plus jeunes vigneron·ne·s de *Savoir enfin qui nous buvons*. Tout comme ses ancêtres, il élève ses vins en fûts dans une cave troglodyte où s'empilent les vieux millésimes et s'accumulent les moisissures nobles. Et, tout comme eux, perpétuant en l'enrichissant le savoir-faire familial, il ne met en vente ses vins qu'après quelques années d'élevage. S'il se frotte avec plaisir à la vinification de quelques litres de chenin issus d'une magnifique et vieille parcelle, sa production est presque exclusivement faite de cabernet franc, cépage roi du Chinonais, dont il tire des vins d'une finesse et d'une fraîcheur qu'on ne rencontre pas à chaque coin de rang à Chinon.

Noëlla Morantin > domaine éponyme

Vit et travaille à Pouillé, Loir-et-Cher, et y fait du vin depuis cinq ans. Elle vient du monde du marketing, et décide de bifurquer et de s'installer en Touraine suite à une rencontre avec une importatrice japonaise qui y possède des vignes et lui en confie la gestion. Elle produit aujourd'hui des vins dont on vante les qualités, principalement en travaillant le sauvignon, le gamay, et le côtes, aidée de Laurent, son compagnon, qui fût restaurateur à New York avant de s'installer en France. Elle a notamment, pour parfaire ses connaissances en la matière, travaillé chez Marc Pesnot et chez la famille Mosse, autres vigneron·ne·s évoqués et goûtés dans *Savoir enfin qui nous buvons*.



Sébastien Barrier, samedi sur la scène du Théâtre de Cornouaille, à Quimper.

Sébastien Barrier,

grand cru

THÉÂTRE Avec «Savoir enfin qui nous buvons», le comédien d'exception se livre à un marathon en forme de fresque humaniste arrosée au vin naturel. Tournée générale.



Par GILLES RENAULT
Photos ISABELLE RIMBERT

Commençons par la fin, si on peut dire. Une espèce d'omerta entoure la durée du spectacle hors norme de Sébastien Barrier, *Savoir enfin qui nous buvons*. Craignant à l'évidence que celle-ci soit perçue comme rebutante, sinon réhibitoire, les lieux où il est programmé

noient en effet le poisson : « Environ trois heures trente » entend-on par-ci, « au moins quatre heures », lit-on par-là. Bernique ! Plus sincère, à sa façon lucide d'accentuer le flou, le dossier de presse, lui, se contente d'un sibyllin « *possiblement sans fin* » auquel on ne pourra toujours pas reprocher de tromper sur la marchandise.

Maintenant, un témoignage irréfutable : lors de son premier passage à Paris, mi-octobre au Monfort (où il jouait trois jours), l'artiste majuscule a occupé seul le terrain six heures dix-sept minutes durant. Mieux, au terme de la représentation, vertigineux marathon oral parcouru au rythme d'un 100 mètres, il ne présentait aucun signe particulier d'usure, sachant que, la veille et le lendemain, il si-

« Rater le métro grâce ou à cause d'un spectacle, c'est reconnaître à nos dépens que l'art peut avoir un effet sur nos vies. »

Sébastien Barrier

gnait la même performance. Seulement voilà, passé 2 heures du matin et jugeant certainement qu'il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, l'olibrius au parler gouleyant a enfin daigné mettre un terme à l'épopée, devant tout de même une bonne moitié de l'assistance encore présente, positivement groggy de mots bombardés sans filtre, tout autant que grisée par les philtres servis à (petites doses mais) intervalles réguliers.

ADDICTION. Magnanime, l'hôte avait annoncé la couleur, indiquant en préambule les stations de Vélib et Autolib les plus proches, un numéro de compagnie de taxi et, pour les moins hardis, l'horaire du dernier métro, non sans avoir cru utile de préciser, à la lisière de la sommation : « *Rater le métro grâce ou à cause d'un spectacle, c'est reconnaître à nos dépens que l'art peut avoir un effet sur nos vies.* » Quadragénaire sarthois à la silhouette élancée, Sébastien Barrier ne se produit que devant des jauges réduites, accueillant au maximum une centaine de personnes assises

autour de tables rondes, que, durant la veillée, on prendra soin de sustenter et de désaltérer. Mais s'il y a à boire et à manger chez ce gars-là, adepte du spectacle de proximité, comme on le dirait d'un commerce (à prendre également au sens amoureux du terme), c'est autour d'un récit roboratif qu'il confectioneer et recompose ad libitum sur la base d'une trame ethnologique saturée de tendresse et de drôlerie... Sans occulter la part de souffrance qu'induit l'addiction.

Créé l'an dernier à Calais, *Savoir enfin qui nous buvons* tourne jusqu'à la fin du printemps 2015, alternant lieux très identifiés (le CentQuatre et à nouveau le Monfort, à Paris, durant le premier semestre) et chemins de traverse (Le Guilvinec, Aubusson, Saint-Avé...). Or, d'un soir l'autre, personne n'entendra jamais exactement la même chose, à partir d'une base qui, elle, reste la même : Sébastien Barrier parle volontiers de lui pour mieux évoquer les autres,

et vice-versa, déroulant sans se prendre les pieds dedans (quasiment aucune répétition, ni erreur de syntaxe) le fil d'Ariane d'une pensée profuse, bien plus que logorrhéique. « *Est-il auteur ou performeur ? Comédien, clown ou bonimenteur ? Une façon de poète, d'anthropologue à la sauvagerie, voire de médecin des âmes ?* » (s')interroge Catherine Blondeau, la directrice du Grand T à Nantes, où il est artiste associé. La réponse se trouve bien sûr dans les questions, s'agissant d'un funambule du langage qui, bien qu'inconnu du grand public, a déjà semé des graines dans les arts de la rue, participant à la compagnie Le Phun, inventant en 2005 le personnage de Ronan Tablantec, un bonimenteur en costume de marin racontant ses expéditions à qui voulait bien les entendre (ou pas), puis cofondant en 2007 le GdRA, une petite troupe de théâtre fonctionnant en mode commando.

Mais une année plus tard, Sébastien Barrier fait la connaissance du vin naturel. Coup de foudre, au masculin, le breuvage devient un

fidèle compagnon. Et la sève de *Savoir qui nous buvons*, récit sidérant qui, passé une introduction en crue (compter une heure, ou deux, ou...), remonte la vallée de la Loire, à la rencontre de vigneron (Marc Pesnot, Thierry et Jean-Marie Puzelat, Pascal Potaire et Mose Gadouche...) dont le guide nous fait sillonner les domaines entre moult apartés, digressions, aphorismes, prosopopées, etc., passant par le Chili, New York, la Papouasie, Vélizy-Villacoublay...

GUIAIRE. « *La parole est l'art le mieux et le plus partagé au monde* », fait observer le raconteur qui utilise les mots comme le levain dans la boulangerie pour, à partir de souvent pas grand-chose, tricoter ses sagas philanthropiques éclairées par 26 ampoules (on a largement le temps de les compter). Côté illustration, un écran permet de projeter des photos. Autre accessoire, qui ne l'est pas tant que ça, une guitare amplifiée habille trois ou quatre parenthèses musicales pertinentes, dont une, hallucinée - égrenant les maux/mots de *Journal d'un morphinomane*, un texte sur la dépendance écrit par un médecin français dans l'Indochine de la fin du XIX^e siècle. Au bout du bout de la représentation, Sébastien Barrier présente un diaporama où l'on croise quantité de personnes et de lieux évoqués. Témoignant d'une sobriété à tout le moins paradoxale, chaque image est commentée par un seul mot. Le tout composant un florilège de scènes de bitures, du genre dont on ne se souvient plus le lendemain, telle une variation chez les pedzouilles du générique final de *Very Bad Trip*. L'ensemble prête évidemment à sourire. Pourtant, des accords qu'on entend en fond sonore, sourd aussi un indicible vague à l'âme. ◀

SAVOIR ENFIN QUI NOUS BUVONS de SÉBASTIEN BARRIER

Le 16 décembre au Guilvinec (29), les 9 et 10 janvier à la Coupole, Scène nationale de Sénart, Combs-la-Ville (77), les 16 et 17 janvier au CentQuatre (Paris XIX^e), du 21 au 23 mai au Monfort Théâtre (Paris XV^e) et en tournée.

À l'instar de Sébastien Barrier, d'autres artistes s'emparent de sujets totalement décalés, fondés sur un propos ethnologico-scientifique.

Seuls en scène et hors piste

Comment appeler ce « *truc* » ? Un spectacle, au sens usuel du terme ? Lui préfère « *prise de parole* ». Ce qui n'est déjà pas si mal. Seul en scène avec *Savoir qui nous buvons*, Sébastien Barrier a bien du mal à qualifier sa performance XXL qui, pourtant, confirme une tendance actuelle : des comédiens embrassant sur scène une thématique scientifico-ethnologique sur un mode qui, tout en se servant du sourire comme vecteur, repose sur un boulot de documentation considérable attestant un réel engouement pour les sujets les plus décalés. Ici, foin des fastidieux sketches sociétaux pour oneman shows ronéotypés : on parle bien assemblage et vinification, au gré d'une croisière ligérienne si insolite que, à notre connaissance, aucun artiste ne s'y était jamais à ce point aventuré. Actuellement en tournée, où il affiche un peu partout complet (à commencer par Lyon, du 19 au 21 décembre), comme ce fut le cas à la rentrée au Théâtre du Rond-Point à Paris, **Alexan-**

dre Astier développe pour sa part sa passion précoce pour l'astronomie dans l'*Exoconference*, une conquête de l'espace farfelue dont la préparation a transité par la rencontre avec des spécialistes et chercheurs de l'Observatoire de Paris, du laboratoire de géosciences de Toulouse et du Centre national d'études spatiales. De même qu'Astier (popularisé par la série télé *Kaamelott*) cite Pascal et le physicien Enrico Fermi, l'auteur et comédien **David Wahl**, lui, convoque Magellan ou le naturaliste français du XVIII^e siècle Mathurin Brisson pour *Une visite curieuse et secrète* filant dans l'Antarctique afin d'évoquer de manière faussement déconnaissante le parcours singulier du manchot. Un exposé présenté à une échelle bien plus artisanale, puisque Wahl (qui a aussi en magasin un *Traité de la boule de cristal*) le joue parfois dans son appartement parisien, là où Astier s'appuie sur une logistique autrement ambitieuse (lumières, projections, décor, figurants), mais qui, l'un et l'autre, dénotent un art

de la causerie si consommé qu'il opère tel un sésame sur les propositions les plus improbables.

Une écriture buissonnière dont **Jean-Yves Jouannais** et **Frédéric Ferrer** se sont fait une spécialité en adaptant à la scène leur domaine de prédilection, inscrivant ainsi la vulgarisation dans un mouvement de balancier inverse - l'érudit qui fait son show. Le premier, critique d'art, à travers son *Encyclopédie des guerres*, spectacle-conférence qui fait les beaux soirs de Beaubourg depuis 2009. Et le second, agrégé de géographie qui, depuis 2010, déploie ses impeccables *Cartographies*, autre série de conférences théâtrales aussi parfaitement compréhensibles que totalement irracontables où il est question (dans *les Vikings et les satellites*) de l'importance de la glace sur Terre depuis mille ans, ou (dans *les Déterritorialisations du vecteur*) du chemin insensé parcouru de l'Asie à la Méditerranée par le redoutable moustique-tigre.

G.R.